

MARENGO

Alexandrie et Stradella, était donc fort probable.

Les départs de la campagne sont bien connus.

Lorsque l'armée arrive sur la rive nord du lac de Genève, où elle séjourne du 9 au 13 mai, elle est prête, ou à peu près.

Les Alpes sont franchies en cinq cols différents, dont deux principaux.

A la suite des combats d'avant-garde livrés dans la vallée d'Aoste, l'armée vient se heurter contre le fort de Bard, sur la valeur défensive duquel l'état-major français n'avait que des notions inexactes, bien que, précédemment, nous l'eussions occupé.

Le fort ne capitula, on le sait, que le 1er juin au soir, après avoir retardé notablement la marche de Bonaparte.

Les combats d'Ivrée et de la Chiusella, des 22 et 26 mai, permirent à l'armée de réserve de déboucher en plaine, avec des forces suffisantes, pour se porter où les circonstances l'exigèrent.

Le Premier Consul a pris la résolution de marcher sur Milan; l'offensive du 26 mai, dans la direction de Turin, n'est qu'une feinte pour tromper Mélas.

Napoléon a fait connaître lui-même, à Sainte-Hélène, les motifs de sa détermination. Seule elle pouvait lui procurer un résultat décisif; toutes les autres solutions étaient ou douteuses ou dangereuses.

C'est donc, comme le démontre notre auteur, un jeu de prudence qu'il joue en marchant sur Milan.

Le 2 juin, à la fin d'une période de deux ou trois jours, Marat entre dans Milan; le Premier Consul lui-même y arrive le soir.

Le 3, Lannes, revenu de Chiavasso, occupe Pavie; toutefois, il ne franchira le fleuve que le 6.

Dès le 25 mars, Bonaparte avait prescrit à Moreau de lui réserver un corps de vingt-cinq mille hommes.

Le 9 avril, l'ordre avait été confirmé; les 5 et 14 mai, il avait été renouvelé, avec l'indication que ce corps rejoindrait l'armée de réserve par le Saint-Gothard.

Moreau montra du mauvais vouloir et, en réalité, Moreau n'amena en Italie que dix mille hommes, dont l'appoint fut, d'ailleurs, précieux; mais on était loin du chiffre sur lequel comptait Bonaparte.

Dès lors, il y eut deux lignes de communication passant, l'une par le Simplon, l'autre par le Saint-Gothard.

Le 8 juin, Stradella est occupé. Dans la soirée, Bonaparte est exactement renseigné, par des dépêches de Mélas saisies à Plaisance, sur les forces, les positions et les mouvements de l'armée autrichienne.

Depuis quatre jours, Gènes a capitulé; Mélas concentre l'armée autrichienne à Alexandrie; il n'y a donc plus lieu d'attendre son attaque à Stradella, il faut se porter vers lui de ce point par les deux rives du Pô.

Le 9 juin, Lannes marche vers Voghera; il se heurte le lendemain, à Montebello, avec 21 bataillons, 4 escadrons et 4 à 6 canons, contre le corps de Ott, fort de 26 bataillons, 13 escadrons et plusieurs canons; il le bat et lui inflige une perte d'environ 7 000 hommes.

L'armée sur la Scrivia; le soir, il est sans nouvelles précises de gros des forces autrichiennes. Quoi qu'on ait dit, il n'a laissé en arrière "que les troupes indispensables pour assurer la sécurité de sa ligne d'opérations".

Peu de batailles ont suscité autant de controverses que celle de Marengo. La prétention au moins singulière de Napoléon de dénaturer les faits pour ne point amoindrir sa propre gloire a eu ce résultat qu'il est arrivé à créer une bataille imaginaire que la plupart des historiens ont supposée exacte et ont reproduit d'après lui.

Telle est la vérité que le commandant de Cugnac a démontrée rigoureusement. Dès 1803, ont commencé, par ordre du Premier Consul, dans la "Relation" de la campagne de l'armée de réserve, des altérations de la réalité des événements; elles ont continué en 1805 par ordre formel de l'Empereur qui les a sanctionnées une dernière fois, à Saint-Hélène, en dictant ses mémoires, dans lesquels figure donc une bataille idéalisée, telle qu'il la conçut après l'événement.

Voici la bataille réelle. Le 13 juin, vers midi, le passage de la Scrivia ayant eu lieu dans la matinée, les Autrichiens bordent peu à peu à l'est de la tête du pont de la Bormida, la rive gauche du Fontanone.

Toute la partie de l'armée française qui a dépassé San-Giuliano est ainsi répartie: le corps Victor—divisions Gardanne et Chambarlhac—regarde Marengo; le corps Lannes—division Watrin—commence à s'établir sur sa droite, la division Monnier est en marche de Garofoli sur Castel-Cerriolo.

Chaque division de Lannes a reçu une destination particulière: la division Lapoye doit se rendre à Ponte-Corone; quant à la division Boudet, avec laquelle marche Desaix, elle a ordre de se diriger sur Novi, mais Tortone étant occupé par les Autrichiens, elle doit gagner Rivalta pour se couvrir de la Scrivia.

Le soir, à six heures, la division Gardanne enlève Marengo; la division Chambarlhac l'y rejoint. Watrin recule sur San-Giuliano; Monnier est à Garofoli. Lapoye arrive à Ponte-Corone.

L'événement du soir fait croire au Premier Consul que Gardanne n'a trouvé devant lui qu'une arrière-garde. Il écarte l'idée d'une bataille pour le lendemain dans la plaine de San-Giuliano et prête à Mélas l'intention de se porter au nord sur Valenza, ou au sud-est sur Novi, ou au sud-ouest sur Acqui.

N'ayant pas fait occuper, le 13 au soir ou dans la nuit, les ponts sur la Bormida, Bonaparte est complètement dépourvu de renseignements sérieux et laisse toute liberté de passage à l'ennemi: c'est ainsi qu'il a été surpris le lendemain, en état d'infériorité numérique, par un ennemi bien concentré, et contraint d'accepter la bataille sans avoir arrêté un plan.

Comme on le sait communément, la bataille de Marengo se divise en trois périodes bien différentes. A l'issue de la première, qui prend fin vers deux heures du soir, les Français, battus, doivent céder le terrain; leur mouvement rétrograde, opéré lentement vers San-Giuliano, sur une longueur d'environ sept kilomètres, constitue la seconde et dure à peu près de deux heures à cinq heures du soir.

Rappelé sur le champ de bataille par Bonaparte, Desaix arrive à San-Giuliano au moment où l'armée française

semble tout à fait vaincue: la bataille recommence et est gagnée.

Mélas disposait de 30 à 35,000 hommes dont, par suite de ses dispositions défectueuses et de l'inertie de deux de ses lieutenants, un tiers ne joua qu'un rôle presque nul, et de plus de 100 pièces de canon. Le Premier Consul disposa d'abord de 22,000, puis de 28,000 hommes lorsque Desaix l'eut rejoint, mais seulement de 20 à 22 pièces dont 14 à 16 jusqu'à cinq heures du soir.

Ce n'est que le 14, vers onze heures du matin, que, par suite d'empêchements sérieux, la division Boudet a pu être réunie à Rivalta, à 12 kilomètres de San-Giuliano et à 20 de Marengo.

A la même heure, Desaix y est rejoint par un ordre envoyé de San-Giuliano, entre huit et neuf heures, avant l'engagement de la bataille, et lui enjoignant de marcher par Pozzolo-Formigaro sur Novi.

Parti vers midi, il est rejoint en route par un ordre très pressant de Bonaparte qui, convaincu de l'importance de l'action, l'a rappelé à lui vers onze heures.

A onze heures aussi, vraisemblablement, Bonaparte a envoyé l'ordre à la division Lapoye de revenir sur le champ de bataille. Dirigé le matin vers le nord sur Valenza, par le pont de Bastida-Pancarana, pour y renforcer Chabran, Lapoye n'a été rejoint qu'à six heures et demie du soir; il a rebroussé chemin de suite, mais il n'a pu qu'arriver très tard à Voghera, d'où il est reparti le 15 au matin.

Dans la Relation officielle, "on a caché, dit l'auteur, l'absence (bien justifiée cependant) de Lapoye et les deux ordres contradictoires qu'il a reçus dans la journée".

Tels sont les motifs pour lesquels le Premier Consul a été privé à Marengo d'une de ses six divisions. Etabli avec quatre divisions face à Mélas, entre deux autres portées, l'une au sud et l'autre au nord, pour lui interdire ces directions, il était à même, suivant le cas, de secourir Boudet (Desaix) ou Lapoye; ses précautions très justifiées furent déçues par l'événement et, malgré son empressement à rappeler sur le théâtre du combat ses deux divisions détachées, il ne put en faire rien.

La première partie de la bataille est bien connue; la relation officielle ne demande qu'une rectification. Mélas a débouché sur la rive droite de la Bormida en trois colonnes dont une seule, la centrale, a joué un rôle sérieux: c'est elle, en effet, qui a gagné la première partie de la bataille.

Longtemps, à partir de neuf heures, le corps Victor soutient le choc de Mélas, à Marengo et sur les bords du Fontanone; Lannes secourt énergiquement à son secours à Marengo et au nord de ce village jusqu'à ce que la garde des Consuls vienne appuyer sa droite; prolongeant toute la ligne, Monnier s'empare de Castel-Cerriolo. A bout de munitions, Victor est contraint de se retirer et toute l'armée, ayant perdu la majeure partie de son artillerie, se replie avec lui sur San-Giuliano.

Fait étrange, pendant ce temps, O'Reilly et Ott, peu soucieux sans doute de marcher au saison, continuèrent à se diriger tranquillement l'un sur Frugero, l'autre sur Salé.

Napoléon a voulu que l'on assignât à la droite française un rôle qu'elle n'a pas joué: la division Monnier aurait formé pivot

à Castel-Cerriolo pendant que le centre et la gauche reculaient... volontairement vers Salé; en réalité, elle a dû participer au mouvement de recul.

L'auteur s'est trouvé amené à faire des rapprochements à la fois ingénieux et instructifs entre cette conception théorique et les campagnes de 1805 et de 1807.

Arrivons à la dernière partie de la bataille. Rappelé par Bonaparte, Desaix est arrivé au moment où, commandés alors par Zach, les Autrichiens pouraient d'une façon rationnelle, quoi qu'on ait prétendu le contraire, les Français. Mani d'instructions, il les a énergiquement contre-attaqués, à l'issue d'une canonnade de vingt minutes environ exécutée par 18 pièces. Atteint au cœur, il a pu avoir tout au plus le temps de dire: "Mort!" en tombant.

Arrêtés, déjà ébranlés, les troupes autrichiennes ont été brusquement assaillies, sur l'un de leurs flancs et peut-être sur leurs derrières, par la charge audacieuse de 400 cavaliers français environ. A Kellermann revient bien le mérite, que Napoléon a vainement essayé de diminuer, d'avoir apprécié l'instant favorable de cette charge et de l'avoir bien dirigée.

Sous le coup d'une de ces paganes inexplicables, mystérieuses, qui relèvent du moral, les Autrichiens cèdent au mouvement en avant de l'armée française et s'enfient à la débâcle vers la Bormida.

Mélas pouvait recommencer la lutte le lendemain; il préféra consentir, par la convention d'Alexandrie, à se retirer derrière le Mincio, livrant ainsi aux Français tout le pays compris entre les Alpes et cette rivière, avec Alexandrie, Turin, Gènes, Savone, Coni, Tortone, Pizzighetone.

La vérité même historique ne saurait se faire jour que tardivement, surtout lorsqu'elle est obscurcie, comme à plaisir, par ceux-là mêmes dont le devoir est de la dégager des revendications personnelles. Tel a été le cas pour la campagne de Marengo, surtout à son dernier jour.

Napoléon eut cette faiblesse, alors que sa part de gloire était incontestable et si grande, de vouloir l'augmenter encore en arrangeant après coup, au mépris de l'exactitude, les faits.

M. le commandant de Cugnac est arrivé, grâce à une interprétation sagace de documents irréfutables, à écarter ce qu'il appelle discrètement des légendes... puis il a donné de la campagne un récit à la fois solide, simple et clair, qui procurera à tous ses lecteurs un véritable régal: sauf le cas improbable de découverte de documents contradictoires, ce récit peut-être regardé comme définitif.

GÉNÉRAL F. CANONGE.

VOILA LE MOMENT D'ENTRER AU Collège Soulé,

601 et 607 Rue St-Charles. En face de la Place Lafayette. Et se Préparer au Succès dans les Affaires.

Plus de 12,000 étudiants ont été formés au Collège Soulé pendant la dernière session. On vider les Gradés à se créer une position sans rien leur coûter.

THE MONONGANELA RIVER CONSOLIDATED COAL & COKE CO. PAUL SCHEIDT, Agent. CHARBON GROS ET DÉTAIL.

VAPEURS LIGNE FRANÇAISE. COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE. Ligne directe au Havre, Paris, Bordeaux, Nantes, etc.

CHEMINS DE FER ATLANTA AND NEW ORLEANS SHORT LINE. Atlanta et West Point, N. C.

Yazoo & Mississippi Valley. Départements: Nouvelle-Orléans, Mobile, etc.

LEON & GAUTIER, Décorateurs et Agents de Manufactures. 529 Geddes Building, New Orleans.

BUREAU DES TICKETS ST-CHARLES ET COMMERCE. JOHN A. SCOTT, Assistant Gdn. Agt. Pass.

LEON & GAUTIER, Décorateurs et Agents de Manufactures. 529 Geddes Building, New Orleans.

CHEMINS DE FER SOUTHERN PACIFIC. Chemin de fer et vapeur. Texas, Californie, New York, Havane.

SUMMER TOURIST TICKETS. NOW ON SALE TO ALL PRINCIPAL RESORTS. TICKET OFFICE 211 ST. CHARLES ST.

LOUISVILLE & NASHVILLE. ANCIEN ET SUL. SPÉCIES LIMITES CHAQUE JOUR A 7 M. GRANDS VENTILATEURS DE FULLMAN.

JOHN K. RIDGELY, Div. Pass Agent. O. L. STONE, G. P. A., Louisville Ky.

SR SOUTHERN RAILWAY. La Route de Chars sans Changement entre le Sud et l'Est.

Yazoo & Mississippi Valley. Départements: Nouvelle-Orléans, Mobile, etc.

LEON & GAUTIER, Décorateurs et Agents de Manufactures. 529 Geddes Building, New Orleans.

BUREAU DES TICKETS ST-CHARLES ET COMMERCE. JOHN A. SCOTT, Assistant Gdn. Agt. Pass.

LEON & GAUTIER, Décorateurs et Agents de Manufactures. 529 Geddes Building, New Orleans.

le dans sa chambre si vaste, si étagement meublée qu'on aurait dit celle d'une princesse de féerie, des aquarelles montaient au front, des terrasses s'élevaient comme des griffes d'acier, le ne pouvait se défendre et, si elle s'endormait, c'était pour se réveiller brusquement au milieu d'un effroyable cacophonar.

De jour en jour ses doutes se changeaient en certitude. Son mâle était consommé. Sa santé s'altérait de plus en plus; ses traits se tiraient; elle dépréssait à vue d'œil.

plupart des portes. Mademoiselle de Rohaire se trouva en face d'un vieux praticien, à figure rasée et débouaillé, la boutonnière fleurie d'une roselette de la Légion d'honneur, et lui dit d'une voix haletante: —Docteur, c'est une désespérée qui vient à vous....

Feuilleton. L'Abelle de la N. O. Commencé le 29 juin 1903. LES Vautours de Paris GRAND ROMAN INÉDIT PAR CHARLES MEROUVEL DEUXIÈME PARTIE Le Roman d'une Honnête Fille. VII ORAGES (Suite.) —Moi! —Sans doute toi, Clopin. Aa-

trement quand le nuage qui s'amassait orévers, et ça peut arriver d'un moment à l'autre, tu reconnaîtras qu'il est trop tard. —Ent-êtais-tu déjà vrai. Clopin se le disait. —Ne venait-il pas de donner des armes contre lui et contre le comte Xavier de Bouvres? —N'y avait-il pas été contraint? A peine connaissait-il ceux qui lui avaient extorqué de l'argent. —Le fils de sa caisse lui-même n'osait-il pas le menacer et, pris de peur, dans la crainte d'un scandale, n'avait-il pas capitulé devant ce misérable!

—Tout craquait autour de lui. La débâcle s'annonçait. —Qu'avait-il donc à cacher encore à ceux qui déjà connaissaient ce qu'il s'était passé et le conseil de Colette n'était-il pas le meilleur à suivre? —Il se sentait oppressé par une angouisse de frayeur. —Une lutte s'engageait en lui et il ne savait comment en sortir. —Villedieu avait tout. Colette l'affirmait. Elle-même elle en connaissait cent fois plus qu'il n'en fallait pour le faire arrêter et condamner. —Dès lors, à quoi bon s'obstiner au silence? —N'aurait-il pas, en parlant, le mérite de la sincérité? —Après avoir roulé dans son esprit, pendant des heures des projets de violence et de représailles, il se sentait petit et écrasé de-

ne dormirais pas et je deviendrais folle de peur. Comme tu dois regretter la pauvreté! —Là-bas, du moins, tu avais le droit de vivre en paix dans la maison de ton père, estimés des braves gens qui te croyaient honnête, bien vu de tes voisins. Maintenant, tu sais ce qu'ils pensent. Il y a dans l'air des voix qui leur orient: —C'est Clopin qui a tué le duc de Brévanne! —Elle paria plus bas: —Après des cheminées, entre eux, les portes fermées, les villageois de Fontaine et des environs se répétaient dans toutes les maisons: —C'est lui qui a tué notre monsieur André. Ensuite, avec l'argent que le comte lui a donné, il a épousé la Bonassette qui est devenue aussi méprisante que lui et ils sont allés s'établir à Paris. Attendez! Un jour vient où tout se découvre.... —Dès maintenant, tu n'es plus pour eux Clopin le gueux. Clopin la maraude, mais Clopin l'assassin, Clopin le mandit! —Elle arrêta un instant, suffoquée et reprit: —En effet ce jour là s'approche. Il me semble que j'entends, moi aussi, des voix dans la nuit et qu'autour de nous elles s'élevaient et me disent quand je suis assise à ma caisse ou enfermée dans ma chambre: —C'est toi la maison d'un assassin!